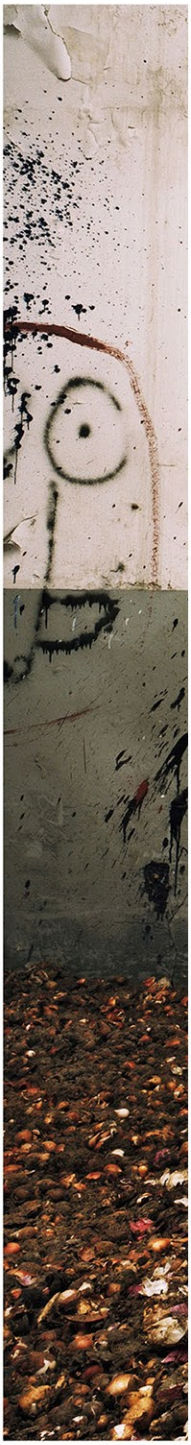
COUP DE CŒUR

Le travail,

Nouvelle page d'une œuvre très personnelle dédiée aux histoires qui se vivent ou qu'on se raconte, le "Lundi matin" d'Estelle Lagarde investit le monde du travail en invitant le couple du rêve et de l'illusion à monter la vie en un spectacle doux-amer.

Par Hervé Le Goff. Photographies : Estelle Lagarde / Agence Révélateur



Dans le répertoire de Claude François, *Le Lundi au soleil* appartient aux titres qui font toujours danser, même si les paroles ressassent que ce lundi-là "ne se verra jamais". Le lundi fait en général triste figure, et le matin que lui dédie Estelle Lagarde ne l'égaie en rien. Nous ne sommes plus dans la mélancolie des "Contes sauvages", ni dans l'intimité douloureuse de "Hôpital", ses deux précédents sujets, mais dans l'univers plus trivial du travail. Or, ce travail-là est pris sous l'angle d'un patronat désabusé et souffrant, qu'accable ce début de semaine qui revient sans faiblir, sur le fond désespérément continu d'une crise très contemporaine. Pour cette nouvelle pièce de son théâtre muet, Estelle Lagarde reste fidèle au casting soigné et à la rigueur d'une mise en scène si élaborée qu'on l'imagine écrite. Elle n'abandonne pas non plus le support argentique au grand format de la chambre d'atelier ni l'artifice simple de la surimpression multiple par lequel elle fait apparaître une partie de ses personnages en silhouettes diaphanes, que les sujets principaux restitués dans leur opacité ne voient ni n'entendent. Mis en scène dans le décor naturel d'un garage en déshérence, le spectacle pose un insoluble questionnement. Qui sont donc ces fantômes qui viennent peupler ces pièces, pièces de théâtre ou pièces d'atelier. Leur donnerait-on le statut de souvenir de jours meilleurs, ou les voit-on au contraire comme les membres d'une phalange virtuelle de gardiens accourus pour prévenir le non-retour du désespoir et la résolution du suicide? Les légendes qu'Estelle Lagarde a voulues courtes et sans malice apparente ne nous disent rien de plus que nous ne savons déjà. La force de ces images, que l'actualité inciterait à prendre au sérieux, tient précisément dans l'unisson de la scène et du titre, dans l'évocation implacable d'une situation de mal-être, d'une atmosphère amère qu'une touche d'humour rend acide au lieu de l'édulcorer. Le décor sordide d'une ruine fraîche, résonnant encore du plein-emploi et inscrite des stigmates de la colère, ne compte pas pour rien dans ces tableaux figés de fantasmagories échappées d'un musée de cire. En accentuant la vacuité de lieux sinistrés, les personnages, secrétaires, ouvriers ou cadres, présents ou transparents, sont convoqués dans leurs costumes de l'emploi. Leurs tenues impeccables et neuves élèvent l'allégorie au-dessus du contexte anecdotique de la crise. Communément évalué comme un des biens les plus précieux après la santé et l'amour, le travail se joue ici comme le drame d'une impossible communication, comme un événement inaccessible au bonheur.

A voir
Estelle Lagarde
"Lundi matin"
Exposition présentée
du 6/11 au 6/12
à la galerie Lefor Openo
29, rue Mazarine
75006 Paris
dans le cadre du
Mois de la Photo off

En savoir plus
www.estellelagarde.fr
www.agencerevelateur.fr
www.leforopeno.com

1973 Naissance à Paris.

1999 Premier appareil photographique.

2006 Première exposition à la galerie AAB Paris.

2007 Acquisition d'une chambre photographique 4x5".

2010 Publication de *La Traversée imprévue* (La Cause des livres).

le monde de la PHOTO.com
Décembre 2011 numéro 41

UN JOUR, UNE PHOTO ▸

Estelle Lagarde : un regard sur la maladie vécue de l'intérieur

Le 7 mars 2008, la photographe et architecte Estelle Lagarde apprend la triste nouvelle : «*J'ai un cancer du sein. En faisant ma valise pour l'hôpital, j'ai l'impression de partir pour un long voyage dont je ne connais ni la destination, ni la raison. Je sais juste que ce n'est pas vraiment par choix et certainement pas par plaisir. Curieux sentiment, à la fois inquiétant et excitant.*»

L'artiste décide alors de travailler autour de ce thème et se met elle-même en scène. «*Cela m'a permis de faire quelque chose, m'a aidé à prendre du recul, à donner sens aux choses, à produire aussi. Grâce à la photographie, j'ai pu transformer l'image destructrice du cancer, en proposer une vision artistique*». C'est pendant sa deuxième chimiothérapie, à la fin du mois de juin 2008, au cœur de ce combat face à la maladie, qu'elle réalise cet étrange autoportrait, chez elle, dans son appartement. On y découvre une femme nue, chauve, la tête cachée dans ses bras, entourée de trois perfusions dont les tubulures viennent s'enrouler autour de ses pieds : «*Après avoir installé un fond, je suis montée sur la table, j'ai disposé les accessoires achetés dans une pharmacie et déclenché la prise de vue à distance. J'avais dissimulé une poire dans ma main pour effacer toute trace technique de la prise de vue… Je trouve que cela aurait enlevé à la scène un peu de sa magie.*»

L'image peut déranger par la dureté du sujet et tous ceux qui ont été confrontés de près ou de loin à une maladie grave, pour eux-mêmes ou pour un proche, y sont peut-être encore plus sensibles. L'artiste introduit ici une énigme qui se manifeste par une masse noire au premier plan où l'on croit reconnaître le corps d'un oiseau mort dont on ne voit pas la tête : «*J'ai eu envie de représenter l'expression "perdre ses ailes". Je ne savais pas trop où j'allais, j'avais mis de côté mes projets "habituels", ne sachant pas comment j'allais surmonter la fatigue de la chimiothérapie dont tout le monde parle. On peut avoir différentes lectures de ce cliché : l'oiseau noir, apparemment mort, représentait pour moi l'énergie qui disparait. Quelqu'un y a vu le cancer anéanti par le traitement et cette interprétation est finalement plus belle, plus positive. C'est pourquoi il est préférable de ne pas tout révéler quand on montre une image. Ce qui compte ici, c'est cet objet qui se tient là, mystérieux. Il interroge celui qui regarde. Le sens peut être différent pour chacun.*»

Estelle a réalisé cette photo avec un moyen format, un 6x7 Pentax avec poignée en bois qu'elle a spécialement acheté quand elle a appris sa maladie. Elle a réalisé beaucoup de photographies tout au long de cette période, près de mille, à raison de dix par pellicule. Elle a choisi de travailler en noir et blanc : «*Je trouvais que cela se prêtait mieux à ma démarche, car le noir et blanc va à l'essentiel. C'est aussi par coquetterie, il est plus difficile de se voir en couleur sur le plan esthétique. En noir et blanc il y a moins de risques, c'est plus beau et plus fort.*»

Jeudi 1er janvier 2009, une nouvelle année commence, il est temps pour Estelle de passer à autre chose. «*Je me sens confiante et calme*», dit-elle. Quand on lui demande pourquoi elle travaille en argentique, elle répond : «*Je n'arrive pas à me mettre au numérique, je ne sais pas trop pourquoi. Avec l'argentique, j'aime le décalage dans le temps entre la prise de vue et le résultat final. Le numérique est moins mystérieux. Bien sûr, je sais que cela m'aurait coûté nettement moins cher*». Après dix mois de traitement, une fois cette épreuve traversée, contrairement à ce que nous serions tentés de croire, Estelle n'a aucun mal à revoir ces images : «*Je les aime beaucoup*», confie-t-elle.

À tel point qu'elle a sélectionné soixante-dix photos, toutes en noir et blanc, sauf huit en couleur, tout à fait différentes, dans un ouvrage intitulé *La traversée imprévue - Adénocarcinome*, dont elle a également écrit le texte. Le livre est paru en octobre 2010 aux éditions La Cause des Livres, préfacé par le Dr. Dominique Gros, sénologue (spécialiste du sein) aux Hôpitaux universitaires de Strasbourg, qui écrit entre autres : «*Estelle exploite les bienfaits de l'art face au cancer. Créer est une pulsion de vie qui s'oppose aux forces destructives. À qui s'adresse* La traversée imprévue – Adénocarcinome *? À toutes et à tous. Femmes ou hommes. Malades ou bien portants. Soignés ou soignants.*»

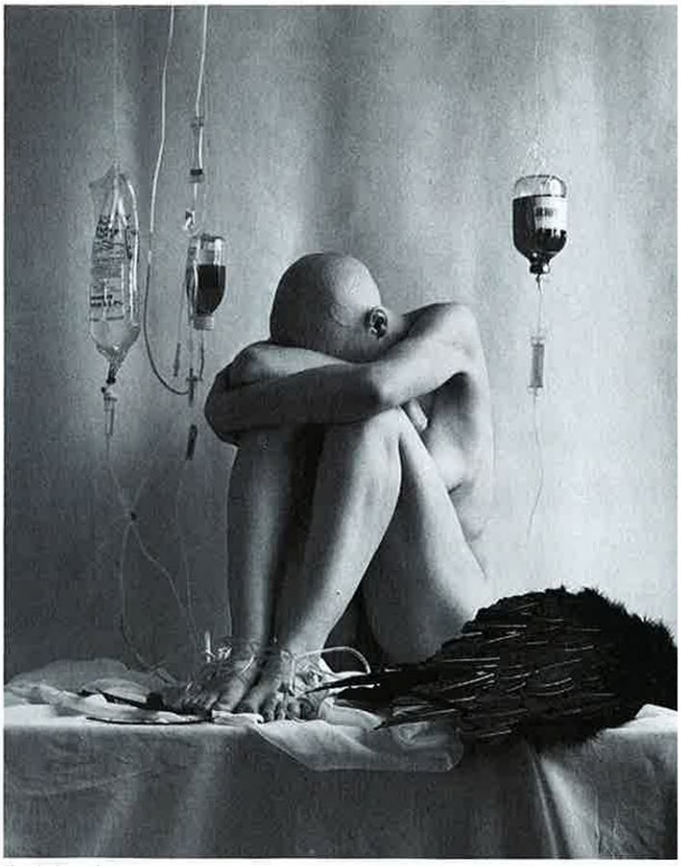


Photo: Estelle Lagarde

Ces photos font aussi l'objet d'une exposition intitulée «La traversée imprévue», qui a été présentée en 2010, dans plusieurs mairies parisiennes, dans le cadre du mois du cancer du sein, puis en octobre 2011, à Paris, à l'Institut Curie, et à l'hôpital Saint-Louis. Mais ce n'est pas la première fois que son travail de photographe est exposé. Outre des expositions personnelles, elle a participé à de nombreuses expositions collectives et salons depuis 2005, en France, en Belgique, en Suisse et en Chine.

Aujourd'hui, Estelle a 38 ans. Le douloureux épisode qu'a constitué cette «traversée imprévue» est terminé. Photographiquement, il est simplement devenu une étape dans sa carrière.

Gilles Klein

www.estellelagarde.fr

Cancer. La traversée imprévue d'Estelle Lagarde.

10 Novembre 2010 Par Marie Lavin

Toujours imprévu en effet un cancer. Et de cet intrus faire une œuvre. Nombreux sont ceux qui ont résisté à ce « moment de faiblesse », selon la formule de Jean-François Bizot, par l'écriture, par l'art plus généralement ; pour tout malade trouver la force de mettre en mots, en images, ce qu'il traverse est une façon de placer la maladie, les souffrances, à distance, de les dominer quelque peu, autant que possible ; malgré tout, si la démarche est importante pour le patient (oh combien patient souvent!), elle ne ressortit pas forcément de l'art, ce serait trop simple, la douleur, l'angoisse ne sont pas spontanément source de création véritable.

Une jeune photographe Estelle Lagarde a tenu le journal du traitement de son adénocarcinome du sein, photos et textes mêlés. Elle aurait pu, et cela aurait déjà été intéressant et important, en tirer un reportage, un témoignage, une illustration de la période des traitements. Lutter, en montrant le crâne dénudé, les cicatrices, les ravages de la chimiothérapie, contre la peur, contre le refus de voir et de savoir, qui existe encore dans notre société, aurait pu être, à la fois une thérapeutique personnelle et une manière d'informer, tout simplement peut-être une nouvelle campagne, esthétique, pour la ligue contre le cancer. Or, Estelle Lagarde va beaucoup plus loin, de ce voyage en terre cancéreuse elle fait un travail créatif passionnant, émouvant, beau tout simplement, en outre, son œuvre suscite rapprochements formels ou iconographiques, questionnements et envie d'en voir davantage, de connaître l'ensemble de son activité, preuve que nous sommes en présence d'une artiste véritable.

Poignante quand elle dévoile son torse balafré, moderne Christ aux outrages, ou qu'elle se met en scène dans une installation morbide, scène de torture aux perfusions, elle peut aussi pratiquer l'humour macabre quand sur son corps mutilé elle trace un squelette blanc ou, qu'avec les restes de sa chevelure déchue, elle se trace une moustache. Travail sur le double et l'identique, où tantôt elle se confronte à un mannequin en bois, son homologue, aussi chauve que lui ou porteuse d'une somptueuse chevelure, tantôt, en collant noir à la Musidora, elle affronte l'image de la mort qu'elle tente d'apprivoiser en la serrant entre ses doigts (pour mieux l'écraser ?). Elle se présente hantant des plages vides la nuit, déjà ectoplasme, ou en marquise des temps anciens exposant pour on ne sait quel rituel diabolique une masse de cheveux.

Le texte, récit d'un traitement, remet les photos en perspective réaliste, les insère dans une douloureuse chronologie. L'ensemble frappe, choque, mais c'est bien le propre du cancer …Et de l'art.

telerama.fr
Télérama

BRAVO ★★★★ BIEN ★★★ PAS MAL ★★ BOF ★ HÉLAS ⊗

"LA SALLE D'ATTENTE", SÉRIE "HÔPITAL".

PHOTO

ESTELLE LAGARDE

HÔPITAL, CONTES SAUVAGES, DAME DES SONGES

★★★

Les photographies d'Estelle Lagarde sont réalisées dans des lieux à l'abandon – château, hôpital, maisons promises à la démolition. Ce n'est pas la poésie des ruines qui attire cette jeune femme, mais le fait que ces endroits chargés de la présence de leurs anciens locataires constituent des sanctuaires propices à l'évocation d'êtres disparus. Estelle Lagarde a perdu son compagnon, foudroyé par un cancer. Ses deux premières séries de photographies, *Dame des songes* (2006) et *Contes sauvages* (2007), évoquent ce deuil et une tentative de retour dans le monde des vivants. Apprivoisant l'insupportable par la beauté, cette architecte de formation, née en 1973, met en scène des personnages fantomatiques, masqués, des femmes en robe du soir qui errent entre deux réalités, celle des morts et la nôtre. Dans *Hôpital*, son œuvre la plus récente, les spectres cèdent la place à des êtres de chair et de sang. Estelle Lagarde y révèle par des allégories les peurs et le dénuement que l'on ressent dans les établissements hospitaliers. L'impression d'être dépossédé de soi. Appuyée par une très grande maîtrise de la mise en scène, la photographe matérialise avec un humour froid, proche de la colère, le désarroi des patients et le retour à l'enfance de certains comme ultime échappatoire. **LUC DESBENOIT**

Jusqu'au 11 avril à la galerie Dialogos, 1, place de Thorigny, Paris 3e, tél. : 01-42-76-98-92 ; et à l'Espace Dialogos, 10, rue Raspail, Cachan (94), tél. : 01-45-46-62-02.

IMAGES magazine
mars-avril 2009

Diplômée en architecture, **Estelle Lagarde** choisit pour ses fictions des enceintes promises à l'effacement ou à la ruine. Après ses *Femmes intérieures* et sa *Dame des Songes*, ses ***Contes sauvages*** saluent de loin les récits d'Andersen ou de Perrault pour créer leur propre magie, sublime et désenchantée.

Les féeries grises d'Estelle Lagarde

On n'entre jamais dans un conte sans risque et c'est pourquoi, depuis toujours et pour chacun dès l'enfance, le conte aimante et envoûte. Fût-il de fées, un conte n'a de saveur que s'il inquiète. Le conteur exerce ses sortilèges dans la tête de son auditeur, victime ardemment consentante aussitôt promue faiseuse de ses propres images. C'est à ce stade que nous rejoignons Estelle Lagarde, quand elle transmet à la photographie ce pouvoir exorbitant d'ouvrir les portes des domaines, de faire surgir les personnages, leurs figures et leurs gestes. La parole du conteur est déjà loin, confisquée par le silence, comme si le spectateur à son tour captivé arrivait un peu tard, au moment où la métamorphose des mots en images est d'ores et déjà accomplie. Les *Contes sauvages* d'Estelle Lagarde bousculent le charme ordinaire du merveilleux pour mieux le hanter, ses palais abandonnés des rois et des princesses portent les stigmates du temps, le passage d'une Révolution ou les premiers assauts d'un architecte d'intérieur. S'ils se reproduisent en s'altérant, les contes restent toujours ancrés dans l'histoire des hommes qui les disent et les écoutent. Aux récits élégiaques de l'Antiquité, aux obscures légendes du Moyen-âge, Estelle Lagarde a préféré la légèreté libertaire et libertine d'un XVIII[e] siècle, héritier de croyances et déjà épris de raison. Les transparences permises par la photographie convoquent en certaines de ses images, comme *Ragots* ou *Dernier Baiser*, d'élégants fantômes auprès de personnages réels qu'ils assistent ou consolent sans se soucier des plafonds abîmés et des planchers arrachés. Sauvages, ces contes le sont assurément quand leurs héros dissimulés derrière des masques de bêtes piétinent sur les gravats le fil qui mène à la félicité, figure imposée du retour à l'ordre, aux nombreux enfants d'une longue vie. Tableaux isolés et dûment titrés, les scènes restent toutes habitées par la relation ambiguë du réel et de l'imaginaire, du spectre et du corps, du merveilleux et de ses ruines, de l'effroi et de la mélancolie. Plus abandonnées que meurtries, les immenses demeures qui abritent une marquise solitaire, la *Dame-Oiseau* ou *Le Baron et l'enfant* connaissent la noble poussière des châteaux désertés de leurs domestiques et que n'égaie plus aucune fête. De la même manière, ouverte au jour et sur un ciel de pierre, la salle haute de la forteresse intérieure des *Petites Conversations* prive ses deux interlocuteurs masqués de l'intimité à peine suggérée par les lourds capitons de sofas d'une salle d'attente pour courtisans. Exempts de la moralité voulue par la tradition, ces *Contes Sauvages* qui n'ont pas de fin se passent aussi de bonheur.

Hadrien Le Gray

A voir

"Estelle Lagarde, *Hôpital, Contes sauvages et Dame des Songes*"
Jusqu'au 11/04/09
- Espace Dialogos
  10, bd Raspail
  94230 Cachan
  Tél. : 01 45 46 62 02
- Galerie Dialogos
  1, place de Thorigny
  75003 Paris
  Tél. : 01 42 76 98 92

Dame des Songes

C'est un questionnement obsessionnel qui pousse l'artiste à enfermer cette femme dans un univers laissé à l'abandon, vestige d'un temps faste et glorieux. Désœuvrée, le passage d'un espace à l'autre est l'occasion pour cette élégante figure féminine d'une nouvelle toilette, d'un nouvel apparat. Est-ce une manière pour elle de tromper l'ennui dans cet univers de solitude, après le départ des habitants et la désagrégation des lieux ? Est-elle seulement consciente de l'état de ceux qu'elle parcourt ? Tout incite à croire qu'elle ne le voit pas, ou qu'elle ne veut pas le voir, qu'elle se joue à elle-même la comédie. La comédie d'une vie immuable, dans laquelle rien ne doit changer. C'est pourquoi elle reste altière et digne, maîtresse de lieux comme de son existence. Mais de son existence, qu'en est-il ? Ne fait-elle pas partie du passé ?
Parfois elle se dédouble, laissant derrière elle l'empreinte de ce qu'elle fût en ces lieux. De son passage, ne subsistera qu'une enveloppe vide : le vestige d'une mue provoquée par la lumière qui la guide vers l'extérieur.
Olivier Bourgoin

In the series "La dame des Songes" (Queen of Dreams), an obsessive questioning leads the artist to confine this woman in a world left abandoned, the last remnants of a sumptuous and glorious time. For this elegant and idle female figure, the passage from one space to another is an opportunity for a new outfit, a new splendor. Is it a way for her to while away the hours in this world of loneliness, after the departure of the inhabitants and the disintegration of these places? Is she even aware of the poor state of these places? Everything suggests that she does not see it, or does not want to see it.
Everything leads us to believe that she plays herself comedy. The comedy of an unchangeable life, in which nothing should change. That is why she remains proud and dignified. She is the master of these places as well as of her existence.
But what about her existence? Isn't it a part of the past? Sometimes she is split, leaving behind her in these places, the traces of what she used to be.
Almost nothing but an empty envelope will remain of her passage: the last remnants of a transformation provoked by the light that guides her to the outdoors.

“**Contes sauvages“ (Wild Tales)**

Mascarade, Le Bal, Feu le vicomte renvoient inconsciemment au passé, de part leur vocable, tout comme les photographies qu'ils désignent, aux personnages fantomatiques surgissant d’intérieurs vétustes, abandonnés, tels les survivants égarés d'un autre siècle. Autrefois cossues, ces architectures délabrées, mises à nu, deviennent sous la conduite d'Estelle Lagarde le théâtre d'étranges scènes galantes, fruits d’un imaginaire incontestablement nourri par les lieux. L'artiste met en scène des individus costumés, masqués, aux allures et attitudes révolues. De leurs gestes figés, suspendus, semblent émaner chuchotements, rires et froissements des robes de taffetas. Espaces intemporels, rêveries éveillées, les photographies d’Estelle Lagarde nous transportent dans l’univers des *Contes sauvages*, entre animalité et civilité, où les animaux, le temps d’une farce, pénètrent les intérieurs bourgeois et renversent l’ordre établi. La mémoire des lieux transparaît fortement dans le travail photographique d’Estelle Lagarde. Ses images, imprégnées du passé, d’une histoire indélébile, sont transpercées par les liens imperceptibles du souvenir. Elles nous font part d’une grande sensibilité des espaces, des architectures, que la photographe capte avec virtuosité grâce à de longs temps de pause. Autre caractéristique, les cadres dorés, anciens, font partie intégrante des œuvres, en écho aux lignes et aux volumes des intérieurs immortalisés. Anne-Laure Saint-Clair

“Masquerade”, “Confidences”, “The late Viscount”… All these expressions unconsciously suggest the past, as well as the photographs they refer to, with their ghostly characters appearing from dilapidated, abandoned interiors, as if they were the lost survivors from another century. These architectures, which were erstwhile luxurious, are today bare and dilapidated. They are transformed, under Estelle Lagarde’s direction, into a theater of strange courtly scenes which are the fruit of an imagination undoubtedly nourished by these places. The artist depicts people wearing costumes and masks whose style and attitude belong to another time. Whispers, laughter and rustling of taffeta dresses seem to emanate from their motionless and suspended gestures. Estelle Lagarde’s photographs are timeless spaces, awoken dreams that transport us into the world of “Contes sauvages“(Wild Tales), between animality and civility, where animals enter into bourgeois interiors and overthrow the established order. The memory of the place is strongly reflected in the photographic work of Estelle Lagarde. Her images are impregnated with the past, with the indelible history and are passed through by the imperceptible links of the memory. They show a high sensitivity to space and architecture, which the photographer captures masterfully through long exposure time. In addition, gilded and ancient frames are integral part of her works, echoing the lines and volumes of these immortalized interiors.

Hôpital

Les photographies d'Estelle Lagarde sont réalisées dans des lieux à l'abandon – château, hôpital, maisons promises à la démolition. Ce n'est pas la poésie des ruines qui attire cette jeune femme, mais le fait que ces endroits chargés de la présence de leurs anciens locataires constituent des sanctuaires propices à l'évocation d'êtres disparus. (...) Ses deux premières séries de photographies, Dame des Songes et Contes Sauvages, évoquent le deuil et une tentative de retour dans le monde des vivants. Apprivoisant l'insupportable par la beauté, cette architecte de formation met en scène des personnages fantomatiques, masqués, des femmes en robe du soir qui errent entre deux réalités, celle des morts et la nôtre. Dans Hôpital, les spectres cèdent la place à des êtres de chairs et de sang. Estelle Lagarde y révèle par des allégories les peurs et le dénuement que l'on ressent dans les établissements hospitaliers. L'impression d'être dépossédé de soi. Appuyée par une très grande maîtrise de la mise en scène, la photographe matérialise avec un humour froid, proche de la colère, le désarroi des patients et le retour à l'enfance de certains comme ultime échappatoire. Luc Desbenoit

Estelle Lagarde makes photographs in neglected places - château, hospital, houses set for demolition. This is not the poetry of ruins that attracts this young woman, but the fact that these places charged with the presence of their former tenants are sanctuaries conducive to the evocation of vanished beings. (…) Her first two series of photographs, “Dame des Songes” (Queen of Dreams), and “Contes sauvages” (Wild Tales) evoke bereavement and an attempt to come back into the world of the living. She tames the unbearable through beauty. Estelle Lagarde, features ghostly, masked characters, women in evening dress who wander between two realities, that of the dead and ours. In “Hôpital” (Hospital), her most recent works, the spectra are being replaced by beings of flesh and blood. Her allegories reveal the fears and deprivation felt in hospitals: the feeling of being dispossessed of oneself. Supported by a great mastery in directing, this photographer materializes, with a cold humor, close to anger, the patients’ disarray and the return to childhood, which is, for some of them, the ultimate escape.

Lundi matin

Nouvelle page d'une œuvre très personnelle dédiée aux histoires qui se vivent ou qu'on se raconte,
le **«Lundi matin»** d'Estelle Lagarde investit le monde du travail en invitant le couple du rêve et de l'illusion à monter la vie en un spectacle doux-amer.
(…) Nous ne sommes plus dans la mélancolie des « Contes Sauvages », ni dans l'intimité douloureuse de « Hôpital », ses deux précédents sujets, mais dans l'univers plus trivial du travail. Or, ce travail est pris sous l'angle d'un patronat désabusé et souffrant, qu'accable ce début de semaine qui revient sans faiblir, sur le fond désespérément continu d'une crise très contemporaine. Pour cette nouvelle pièce de son théâtre muet, Estelle Lagarde reste fidèle au casting soigné et à la rigueur d'une mise en scène si élaborée qu'on l'imagine écrite. Elle n'abandonne pas non plus le support argentique au grand format de la chambre d'atelier ni les longs temps de pose par lesquels elle fait apparaître une partie de ses personnages en silhouettes diaphanes, que les sujets principaux restitués dans leur opacité ne voient ni n'entendent. Mis en scène dans le décor naturel d'un garage en déshérence, le spectacle pose un insoluble questionnement. Qui sont donc ces fantômes qui viennent peupler ces pièces, pièces de théâtre ou d'atelier. Leur donnerait-on le statut de souvenir de jours meilleurs, ou les voit-on au contraire comme les membres d'une phalange virtuelle de gardiens accourus pour prévenir le non-retour du désespoir et la résolution du suicide ? Les légendes qu'Estelle Lagarde a voulues courtes et sans malice apparente ne nous disent rien de plus que nous ne savons déjà. La force de ces images, que l'actualité inciterait à prendre au sérieux, tient précisément dans l'unisson de la scène et du titre, dans l'évocation implacable d'une situation de mal-être, d'une atmosphère amère qu'une touche d'humour rend acide au lieu de l'édulcorer. (…) Hervé Le Goff, texte écrit pour Images Magazine

Estelles Lagarde's series of photographs "Lundi matin" (Monday morning) is the latest page of a very original work, dedicated to the stories that we tell and live. She focuses on the working world by inviting both dream and illusion to transform life into a bittersweet show.
[…] This is no longer the melancholy of "Contes Sauvages" (Wild Tales), nor the painful intimacy of the series "Hôpital" (Hospital), her previous two topics. We are in the working world that is more mundane.
Work is seen from employers' point of view. They are disillusioned, unwell and overwhelmed, from the beginning of the week which comes unabated, on the desperately endless background of this very contemporary crisis. For this new play in her silent theater, Estelle Lagarde keeps a sophisticated cast and a rigorous staging, which is so elaborate that we imagine it written.
She also keeps the argentic film technique with large format camera and long exposure time by which she gives to some of her characters, diaphanous silhouettes that the main characters, appearing in their opacity, neither see nor hear. Directed in the natural setting of an abandoned garage, the show asks an insoluble question. Who are these ghosts that come to inhabit these rooms, these theater plays or these workshop rooms? Should we consider them as the memories of good days, or should we see them rather as the members of a virtual phalanx of guards rushing to prevent the non-return of despair and the resolution of suicide?
Estelle Lagarde wants these legends to be short and without apparent malice. They tell us nothing more than we already know. The strength of these images, which the news would incite us to take seriously, is precisely in the harmony between the scene and the title, in the relentless evocation of a situation of discomfort, a bitter atmosphere that a touch of humor does not sweeten but acidifies.

BIO 2

Diplômée en architecture en 2000, Estelle Lagarde se tourne ensuite professionnellement vers la photographie qu'elle pratique en amateur depuis 1996. Très vite reconnue comme une artiste pleine de promesses, elle est soutenue par des bourses et récompensée par des prix. Elle produit plusieurs séries remarquées pour leur facture onirique, comme Femmes Interieures, Dame des Songes, Contes Sauvages, Hôpital, 24-40, entre lesquelles le diagnostic d'un cancer du sein lui inspire un émouvant travail en noir et blanc : « la traversée imprévue », édité par La Cause des Livres en 2010. Soutenue à deux reprises par la fondation E-C-Art Pomaret, elle est réprésentée en France par l'agence révélateur et en Belgique par Mathilde Hatzenberger . Ses photographies sont également diffusées par l'agence londonienne Millenium Images. Hervé Le Goff, texte écrit pour Images Magazine

Estelle Lagarde graduated in architecture in 2000, then turned professionally towards photography that she had been practicing as an amateur since 1996. Quickly recognized as an artist full of promise, she has won Scholarship grants and awards. She has produced several series that were noticed for their dreamlike style, such as "Femme d'Intérieur" (Interior Women), "La dame des Songes" (Queen of Dreams), "Contes Sauvages" (Wild Tales), "Hôpital" (Hospital), "24-40". In the meantime, a touching work in black and white, "La Traversée inattendue" (The unexpected Voyage), which was inspired by a breast cancer diagnosis, was published by La Cause des Livres in 2010. Supported twice by the Foundation EC- Art Pomaret, she is represented by the agency Révélateur in France and by Mathilde Hatzenberger in Belgium. Her photographs are also distributed by the agency Millennium Images in London.